

## La route d'Éthiopie

Professionnel et vocationnel, profession et vocation: on n'a plus tellement l'habitude d'accoler ces deux termes, et si, pendant longtemps, on a abusé de l'aspect vocationnel pour parler du métier d'enseignant, - au point d'opposer même la vocation aux compétences professionnelles - , on s'attache désormais à définir ce métier en termes de "profession", en précisant les compétences, les gestes, la déontologie. Je voudrais ici, après ce patient travail sur la professionnalisation, réintroduire le terme de "vocation". Je le ferai, bien sûr, en prenant quelques précautions, en évitant d'opposer les deux termes et en cherchant à repérer plutôt leur articulation ou leur croisement.

Étymologiquement, "vocation" vient du latin "vocare", appeler. Il y a donc à prévoir deux positions: l'appel et la réponse, l'appelant et le répondant: en ce sens, "avoir la vocation", ce serait peut-être déjà avoir "du répondant"... En tout cas, on pourrait situer ce qui relève de la vocation dans le cadre d'un rapport de type appel / réponse. On pourra aussi, en cherchant l'origine de l'appel, situer la dimension vocationnelle sur un autre plan que la dimension professionnelle, comme ce qui, dans la profession, donne à lire autre chose, ou laisse entrevoir autre chose qu'une simple bonne mise en oeuvre des compétences professionnelles.

Mais parler de vocation oblige à poser la question du sujet: qui est ce "répondant" ? Et du sujet au regard de sa pratique sociale, et en référence au sens donné, ou compris, ou perçu: quel sens pour ce que l'on fait, ce que l'on vise, et ce que l'on est dans ce que l'on fait ? Parler de vocation, à partir de l'exercice de la profession, revient à poser la question du sujet humain dans ses engagements et dans ses pratiques, du sujet humain dans la profession qu'il exerce, de son plein gré ou par défaut... On parlera à ce propos de questionnement anthropologique: quel sujet humain est en jeu, et se joue, tant dans les contenus de formation dispensés que dans les modalités mêmes d'une formation professionnalisante. Sur ce point, une analyse reste à faire des pratiques et des composantes théorisées du professionnel.

Les réflexions qui suivent ne constituent donc pas cette analyse; elles sont plutôt à considérer comme une prospection, ou l'esquisse d'une prospective, comme la recherche de quelques présupposés nécessaires, ou l'élucidation de quelques préliminaires. Prolégomènes pour un projet, propos jetés en avant... Et pour cela, je m'attacherai à mettre en perspective et à combiner trois points: la relation, le langage, et la Bible.

## 1) De la relation.

Dans notre perspective de professionnalisation, la composante relationnelle est essentielle, tant dans l'exercice du métier que dans les pratiques de formation à ce métier. Sur cette composante, repose l'instauration d'un réel "pacte pédagogique" susceptible de s'inscrire dans une dimension éthique. Il est donc important de prendre en considération ce rapport qui s'établit entre des personnes, qui se construit entre des sujets. Qu'en est-il donc de ces personnes, de ces sujets, de ces humains (petits ou grands) qui instaurent entre eux, sous le prétexte d'apprendre ou celui d'enseigner, ce type de relations ? Cela les renforce-t-il ? Cela les grandit-il ? Comme sujet et comme humain ?

A une telle question, la réponse ne peut se ramener simplement (comme on le fait trop souvent) à l'énoncé de quelques valeurs dites de "référence", ou à un discours un peu vague sur l'homme. Il se joue là, en effet, autre chose que du savoir et de la connaissance. Et la question se déplace pour s'intéresser à ce qui constitue "sujet" et à ce qui fait "humain" ceux qui se trouvent pris dans les dispositifs du système éducatif. S'il s'agit de relation entre des sujets, cela suppose "confiance", "pari", et "engagement". Il convient dès lors d'articuler ici le "savoir" et le "croire: dans toute relation, s'il s'échange et circule du "savoir sur" les personnes, les conditions et les enjeux de leurs rapports, il faut prévoir aussi du "croire en"... au sens non de croyances, mais de confiance pariée et accordée.

Aussi, dans la construction de nos systèmes de formation, le point le plus délicat à théoriser et à mettre en oeuvre est celui du "relationnel". La formation a bien pour visée la construction d'une identité professionnelle, en proposant des repères d'ordre éthique, en développant des compétences professionnelles, et en inscrivant dans une fonction sociale. Elle n'a certes pas pour fonction la construction d'une identité personnelle, qui peut être considéré comme le plan sur lequel situer l'aspect "vocation". Pourtant, elle ne peut pas se désintéresser du rapport qui, nécessairement, s'établit entre les deux : toute construction d'identité professionnelle a des effets sur l'identité personnelle; de même, toute consolidation, comme toute fracture, de l'identité personnelle ont des effets sur l'identité professionnelle.

De nos pratiques et de nos réflexions <sup>1</sup>, nous pouvons faire ressortir quelques aspects du rapport qui se constitue entre identité professionnelle et identité personnelle, c'est à dire entre profession et vocation:

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons ici aux ACTES DU COLLOQUE GRAND SUD "Questions de pratique, Pratiques en question", Cahiers du Grand Sud, novembre 1995, en particulier les chapitres sur "Relation et formation professionnelle" p. 71 à 103.

- l'identité n'est pas l'identitaire: l'identité est à considérer d'abord comme un processus de quête et non comme un état. C'est un projet qui dépasse toujours ce que l'on a ou ce que l'on sait, ce que l'on possède ou ce que l'on acquiert, pour tourner vers l'avenir.

- Ce projet se construit dans et par la relation à autrui. L'altérité alors doit fonctionner: c'est le rapport à l'autre qui sait trouver, dans la diversité des rôles, la bonne distance de l'échange, de la confrontation et du compagnonnage.

Des risques cependant demeurent et menacent constamment nos pratiques:

- La dérive de l'expert trop expert ( ou du professionnel trop professionnel ), celui qui s'abrite derrière ses connaissances et sa compétence et ramène tout à l'ordre du savoir.

- La dérive du personnel trop personnel ( ou du vocationnel trop vocationnel ), jouant la carte du "consolateur-sauveur", pouvant se retourner en "pervers-évaluateur"... Dans cette dérive, s'installent la confusion des rôles et l'indistinction qui vient tout brouiller.

## **2) Du langage**

L'accent mis sur la problématique de la relation conduit à poser la question du langage dans lequel se trouvent pris les sujets en relation ou invités à établir entre eux des relations.

A l'intérieur des dispositifs de formation professionnelle, se joue l'émergence des sujets. Pour reprendre une expression de F. Imbert, l'enjeu et le fondement de l'éducation, c'est "l'émergence du sujet chez l'élève" <sup>2</sup>, et, pourrions-nous ajouter, pour la formation, l'émergence du sujet chez l'étudiant... Mais cette émergence passe par la reconnaissance par d'autres sujets et donc par le jeu de la parole: une parole qui circule et s'échange entre des sujets, une parole qui se donne et fait surgir de la vérité, la parole de celui qui nomme, appelle, interpelle et reconnaît, la parole de celui qui se dit avec le désir d'être entendu, la parole de celui qui se dit avec le risque d'être entendu, et la parole pour encourager cette prise de risques. Autrement dit, la parole pour établir des pactes, nouer des alliances, tisser des liens...

La formation professionnelle doit permettre une mise en pratique de cela pour que chaque futur enseignant ait la possibilité de trouver sa place de sujet, de se positionner parmi d'autres, dans un circuit d'échanges et d'écoute, dans un réseau d'actions et d'interactions, tel que conflits et coopérations soient moteur des apprentissages professionnels et de la formation.

---

<sup>2</sup> Francis IMBERT, "*Médiations, institutions et lois dans la classe*", Paris, ESF 1994.

Mais la parole suppose la langue, système de signes, appelée au rôle essentiel de la médiation: c'est la langue qui saura nous faire renoncer à l'illusion de la transparence et de l'immédiateté, qui saura nous éloigner de l'illusion du "tout savoir", qui saura supporter nos représentations, qui saura s'interposer entre le monde et nous pour que nous puissions en parler, entre l'autre et nous pour que nous puissions le reconnaître. La langue alors comme l'opacité nécessaire pour notre rapport au monde et aux autres.

Il conviendrait d'évoquer ici les travaux de la sémiotique <sup>3</sup> qui, à partir de la problématique de la construction du sens, repose les questions de l'acte de parole et d'énonciation, de la lecture et de l'interprétation, du statut du langage et du sujet. La sémiotique s'intéresse aux conditions fondamentales qui font qu'un texte est lisible, et à l'acte de lecture que tout texte implique. Toute écriture, en articulant le monde, le langage et le sujet, en vient à indiquer quelques traces d'humanité en attente d'être lues.

La psychanalyse pourrait également nous fournir quelques repères ou appuis en ce domaine <sup>4</sup>. En mettant l'accent sur le langage, comme métaphore de l'inconscient, elle redéfinit le sujet humain comme sujet parlant aux prises avec la question de son désir, de l'origine et de la rencontre de l'autre. Le sujet est un être de désir et de parole. La parole est le lien entre "l'imaginaire" inaccessible et le "réel", et le "symbolique" désigne tout l'ordre du langage. Dès lors, il serait intéressant de reprendre, dans le champ de la formation professionnelle, les concepts de transfert, d'engendrement et de filiation, pour peu qu'on ait pris soin d'élaborer la synergie entre l'identité professionnelle et l'identité personnelle. La psychanalyse permettrait également de poser la question du corps, car la parole s'articule avec le corps: dans nos dispositifs, ce sont bien des "corps parlants" qui se trouvent mis en présence... Nous reprendrons plus loin cet aspect dans l'examen d'un texte emprunté à la Bible. Nous ne pouvons ici que suggérer quelques pistes d'un travail à poursuivre...

Aux enseignants et aux formateurs, nous proposerons de laisser travailler cette formule de Paul Ricoeur:

"Qu'est-ce que je fais quand j'enseigne ? Je parle. Je n'ai pas d'autre gagne-pain et je n'ai pas d'autre dignité : je n'ai pas d'autre influence sur les hommes. La parole est mon travail ; la parole est mon royaume."

---

<sup>3</sup> Nous renvoyons ici pour l'essentiel à la Sémiotique de "l'École de Paris", c'est à dire aux travaux de A-J. GREIMAS, J. COURTÈS, J. FONTANILLE, et aux travaux du CADIR de Lyon. Voir, par exemple, *"Dictionnaire raisonné de la théorie du langage"* A-J. GREIMAS et J. COURTÈS, et pour une présentation simple de la théorie sémiotique: CAHIERS ÉVANGILE n° 59: *"Sémiotique introduction à une pratique de lecture et d'analyse des textes bibliques"*, Paris, Cerf, 1987.

<sup>4</sup> Nous évoquerons ici simplement quelques auteurs comme F. IMBERT, R. KAES, mais également D. VASSE (cf. *"Un parmi d'autres"* Seuil 1978, *"Le poids du réel, la souffrance"*, Seuil 1983, *"La chair envisagée"* Seuil 1988). On pourra consulter aussi M. BALMARY, (cf. *"La divine origine"*, Paris, Grasset, 1993).

J'ajouterais: "La PAROLE est mon travail, telle est ma profession, la PAROLE est mon royaume, telle est ma vocation".

### 3) De la Bible.

Pourquoi la Bible ? Pourquoi pas la Bible ! Pour peu qu'on prenne garde aux réflexes identitaires et aux lectures fondamentalistes... De quoi au fond parle la Bible ? De Dieu ? peut-être, par incidence... De l'homme ? Oui ! Surtout ! La Bible est à considérer comme un monument anthropologique: sorte de radicalisation de l'expérience humaine, elle traite, pour ainsi dire explicitement, de l'émergence de l'humain et de la constitution du sujet. Elle tente de préciser comment des sujets humains, dans les difficultés et les craintes, dans le doute et le trouble, naissent, grandissent, s'éveillent à leur humanité. Elle est peut-être alors comme une immense métaphore de cet engendrement dont participe toute activité d'éducation. Comme telle, elle demeure à lire, elle attend d'être lue, elle s'offre à l'interprétation. Ce faisant, elle ne peut être prise comme un simple donné à appliquer. L'insistance parfois mise sur le contenu (quand on cherche à savoir ce que dit la Bible) doit se déplacer vers le chemin de lecture qui y conduit et le désir à reconnaître pour l'emprunter.

Dans notre culture contemporaine, la Bible vient intéresser le questionnement anthropologique, empêchant - heureusement! - le christianisme de devenir une religion ringarde ou de se ramener aux formes identitaires rétrogrades qu'il donne encore souvent à voir. Il y a bien sûr le courant de la philosophie <sup>5</sup>, mais nous soulignerons ici deux approches particulières:

- Celle de Marcel Gauchet. Dans son ouvrage "Le désenchantement du monde" <sup>6</sup>, il montre que l'originalité du christianisme est d'être "la religion de la sortie de la religion". La sécularisation n'est donc pas à craindre puisqu'elle est l'effet même, et positif!, de l'Évangile. Comment accepter alors ce retrait, qui signifie non pas mise à l'écart mais bien "complicité" radicale avec le monde et la modernité ? Comment concilier, - et cela dans nos pratiques professionnelles -, témoignage et enfouissement ? Comment vivre, jusque dans nos engagements professionnels, cette "kénose" ? Comment poser, en tenant compte de cela, la problématique du "caractère propre" qui ne peut alors se réduire à un contenu de

---

<sup>5</sup> Il faut rappeler ici les travaux d'E. LÉVINAS (cf. *"Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité"* Ed. Martinus Nijhoff, La Haye 1961, *"Ethique et Infini. Dialogues avec Ph. Nemo"*, Fayard 1982. Pour une introduction à E.Lévinas, on pourra se reporter à Salomon MALKA *"Lire Lévinas"* Cerf 1989.). En ce qui concerne l'actualité du christianisme, voir également M. HENRY et son dernier ouvrage *"C'est moi la vérité"* Paris, Seuil, 1996.

<sup>6</sup> M. GAUCHET *"Le désenchantement du monde"* Gallimard 1982.

connaissance ? Comment penser une théologie de "l'effacement" susceptible de fonder nos pratiques professionnelles ?

- Celle de René Girard <sup>7</sup>: dans ses différents ouvrages, R. Girard souligne les liens qui s'établissent entre "la violence et le sacré". Il montre comment l'Évangile dévoile les mécanismes qui engendrent la violence sacrificielle et dénonce le recours au "bouc émissaire". Dans une société "violente", une telle analyse anthropologique ne peut manquer d'interroger les professionnels de l'éducation. Comment signifier aujourd'hui cette originalité, ou cette "vérité", de l'Écriture ?

Dans ce contexte, deux grandes questions théologiques <sup>8</sup> (aujourd'hui comme hier, sans doute, les deux seules questions importantes...) prennent un certain relief :

- la question de "l'Incarnation", à l'intérieur de laquelle doivent s'expliciter la filiation, le rapport Père-Fils, le lien entre le Corps et la Parole...

- la "lecture de l'Écriture" : l'Écriture (les deux "testaments"), nous est donnée à lire et à interpréter. Dès lors, la lecture devient un patient travail auquel il nous faut consentir pour s'engager dans ce monument qui a nom "Écriture", comme une épreuve ou une expérience fondatrice, qui, laissant entrevoir quelque chose de la vérité, désigne la naissance de l'homme et ouvre l'espace où nous pouvons vivre.

Le texte biblique est plein de figures de cette humanité en quête de vocation et de sens, en dépit des difficultés et des échecs. On y trouve même toute une série de récits, qu'on appelle "récits de vocation", qui s'intéressent justement au recrutement de "professionnels". Par exemple, Moïse, Elie, Jérémie, Isaïe, Ezéchiel... pour ne citer que les plus connus. Je m'attarde ici sur la figure d'Elie, le prophète, dont une des plus belles aventures nous est racontée au premier livre des Rois (1 Rois,18-19) <sup>9</sup>. Il s'agit de l'aventure de sa rencontre avec Dieu au mont Horeb, que l'on pourrait aussi bien considérer comme "les aventures peu banales d'un pédagogue en situation d'échec

---

<sup>7</sup> Parmi les ouvrages de R. GIRARD, nous signalons plus particulièrement *"Des choses cachées de puis la fondation du monde"* Grasset 1978, et *"Le bouc émissaire"* Grasset 1982.

<sup>8</sup> Nous ne pouvons donner ici sur ces questions une bibliographie exhaustive. Nous nous contentons d'indiquer quelques auteurs et ouvrages qui, pour nous, aujourd'hui, paraissent incontournables.

- dans le champ théologique, on pourra se reporter à Maurice BELLET, cf. *"Le Dieu pervers"*, D.D.B. 1979, *"La Voie"*, Seuil, 1982, *"L'Eglise morte ou vive"*, D.D.B. 1991.

- dans le champ exégétique, On pourra se porter à Jean DELORME, *"Au risque de la Parole. Lire les évangiles"* Seuil, 1991, à CADIR, *"Le temps de la lecture, Mélanges offerts à Jean Delorme"*, Paris, Cerf, 1993, à Paul BEAUCHAMP, *"L'un et l'autre testament, tome 1, Essai de lecture"*, Seuil, 1997, *"tome 2, Accomplir les Ecritures"*, Seuil, 1990, *"Le récit, la lettre et le corps"*, Cerf, 1982.

<sup>9</sup> Pour une analyse de ce texte, voir J-C. GIROUD, *"Du Carmel à l'Horeb"*, dans *Lumière et Vie*, n° 211, février 1993.

professionnel"... En effet, Elie apparaît d'abord comme un vrai professionnel de l'éducation, confronté aux problèmes de son temps, en conflit avec le pouvoir en place, ayant fort à faire avec le peuple et la société, mais animé de la volonté de transmettre et de faire valoir ce qu'il tient pour vrai. Professionnel encore dans le soin qu'il prend à privilégier l'expérimentation et le spectaculaire. Dans son souci d'imposer la supériorité de son Dieu, il se rapproche même de l'intégrisme dogmatique. Pour lui, la science des "signes" doit parler, et, face aux prêtres des idoles cananéennes, il se livre à la spectaculaire démonstration du mont Carmel (cf. 1 Rois 18 / 20-40). Cela devrait convaincre; pourtant, cette véritable stratégie d'enseignement ne conduit Elie qu'à la fuite, la dépression et le désir de la mort (cf. 1 Rois 19/4)... Sur le trajet de sa dépression, Elie va pourtant progressivement modifier ses représentations. Dans ce que nous pourrions appeler "la non manifestation de l'Horeb" (1 Rois 19/11-18), il fait l'expérience du renoncement au spectacle, voire à la culture d'un sens imposé: Dieu, ce Dieu au service duquel il met toute sa compétence et son zèle, n'est pas dans l'excès de spectacle, ni dans l'ordre des preuves ou des démonstrations, si brillantes soient-elles. Il n'est (Il naît ?) que dans la ténuité du souffle, dans le souffle d'une Voix qui parle. Il est quelqu'un qui parle et non qui se donne en spectacle... Sur le chemin de son retour, car Elie retourne là d'où il est venu, là où sont les ennuis et les périls, se produit la rencontre avec Elisée. En un geste éducatif, comme la transmission d'un héritage, prend place l'appel d'un compagnon (1 Rois 19/19-21). Véritablement, l'engendrement d'un fils appelé à son tour à témoigner de la Voix, et donc de son espérance, ou de sa vocation... Compagnonnage, filiation : cela paraît bien peu face aux dérisions qui parfois se manifestent ou aux démonstrations qui souvent s'imposent de force. Pourtant l'histoire d'Elie (comme celle d'un certain Jésus après lui), nous invite à penser que ce "bien peu", simple souffle tenu entre deux qui se parlent, est un signifiant fort de l'humanité possible.

A titre d'hypothèse, nous nous risquons ici à dire que ce texte fait apparaître un paradigme fondamental, sous-jacent au discours biblique. En ce paradigme naît véritablement la question du sujet humain. Il se découvre, dans le cheminement de la lecture, comme un angle de vue soudain évident au détour d'un chemin, comme une rencontre inattendue. Il demeure difficile à nommer ou à résumer sinon dans les résonances qu'il éveille, dans les figures textuelles qu'il fait jouer. Il prend parfois la forme d'un paradoxe ou de l'articulation de termes paradoxaux : c'est l'écart entre "le spectacle" et "la parole", le "discours" et "la parole", "le savoir" et "la vérité", "l'homme" et "le sujet", "la métonymie" et "la métaphore", "la transmission" et "l'engendrement"...

La formation, patient travail de consolidation professionnelle, est une aventure faite de repérages, d'avancées, de découvertes, mais aussi de trébuchements et d'achoppements. Cette aventure est alors semblable à celle de la lecture... Peut-être faudrait-il même porter davantage d'attention aux dislocations et aux pertes, plutôt qu'aux acquisitions et

aux intégrations... Les achoppements, les résistances, les heurts, sont souvent le signe qu'il y a là justement du sujet en souffrance, c'est à dire du sujet en attente. Faisons un détour par la route d'Éthiopie pour mieux percevoir cela.

Nous trouvons, dans le livre des Actes, le récit du baptême d'un eunuque éthiopien (Actes 8/26-40). Philippe est conduit vers cet étranger lisant un texte qu'il cherche à comprendre. En bon enseignant, Philippe saura expliquer et faire comprendre, et l'étranger viendra rejoindre le camp des premiers baptisés, manifestant ainsi l'ouverture de l'évangile à l'universel. Schématiquement, voilà ce qu'une lecture rapide et superficielle pourrait apporter. Mais on perdrait alors beaucoup d'aspects essentiels.

Il s'agit donc d'un eunuque, présenté comme un haut fonctionnaire de la reine d'Éthiopie (Actes 8/27), comme une sorte de ministre des finances. Personnage important, mais aussi très religieux puisqu'il accomplit des gestes fondamentaux de la religion juive: un pèlerinage à Jérusalem et, sur le chemin du retour, la lecture de la Thora et des prophètes. Pourtant cet adepte du Livre connaît un problème de lecture et se trouve achopper sur un morceau de texte. Sa question: "De qui ça parle ? du prophète Isaïe qui a écrit ces propos ? ou de quelqu'un d'autre ?" (Actes 8/34). A cette question, Philippe ne fera pas une simple réponse dans l'ordre du savoir ou de l'information. Nous qui savons, nous nous empressons en effet de répondre à la question : "ça parle de Jésus, car ce texte d'Isaïe fait partie du texte messianique sur le Serviteur souffrant !"... Et, ce faisant, nous occultons soigneusement le fait de l'achoppement... Philippe, pour sa part, n'apporte pas de réponse immédiate à la question pourtant très précise: littéralement : "commençant depuis cette écriture là, il lui annonça l'évangile de Jésus." ( Actes 8/35). On pourrait traduire: "partant du point d'achoppement de cette écriture, il lui annonça la bonne nouvelle d'un autre..." Mais quel est cet achoppement, qui rend possible pour l'eunuque d'entendre la bonne nouvelle que Philippe apporte ? Soigneusement le texte reproduit le passage de l'Écriture : "Comme une brebis, il a été conduit à la boucherie; comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche. Dans son abaissement la justice lui a été dénié. Sa postérité, qui la racontera ? Car sa vie est retranchée de la terre." (Actes 8/32-33). Les figures de la souffrance silencieuse, de la justice déniée, et plus fortement de l'absence de postérité et de descendance, viennent se corréliser à la figure de l'eunuque, lecteur en chemin sur cet écrit : ça parle peut-être du prophète, ça parle sûrement de Jésus, mais ça parle aussi de lui, ça le rejoint en sa chair mutilée et à jamais sans postérité. A son insu, sans doute (car ce qui se joue n'est pas ici de l'ordre du savoir), mais au point où justement il a été laissé en souffrance. Et cette souffrance devient signifiante et se retourne, pourrait-on dire, en signe d'humanité possible, quand Philippe lui révèle, non pas que ce texte parle de Jésus, mais la bonne nouvelle d'humanité qu'apporte un certain Jésus. Le texte sur lequel sa lecture achoppait fait vérité pour lui dès lors que Philippe révèle qu'au lieu même de sa souffrance un autre s'est inscrit,



radicalement, définitivement... La position de Philippe n'est pas une position d'enseignant, mais bien de témoin. Il a certes pu enseigner, apporter ses connaissances, mais il a surtout pu voir se produire l'effet de vérité, entendu par l'eunuque découvrant que quelqu'un le rejoint au lieu même de sa souffrance. Et ce quelqu'un n'est pas Philippe, mais celui dont les traces demeurent décelables, ou la Parole audible, dans les fragments d'une Écriture ou les bribes du discours de Philippe...

Nous avons conscience de prolonger ici notre analyse vers les espaces de la théologie. Et il y aurait encore beaucoup à dire sur le statut de l'Écriture, sur le lien entre "chair" et "parole" que cette histoire établit, sur la vérité d'un sujet qui peut se manifester, sur une humanité qui se construit en dépit des manques ou à travers les carences. Nous pouvons cependant tenter encore quelques transpositions vers nos contextes de formation professionnelle.

La formation est souvent définie comme une trans-formation. Mais cette transformation ne s'opère pas uniquement dans l'ordre du professionnel, car l'être même du sujet se modifie. Sur la route d'Éthiopie qu'est aussi la formation, il appartient au formateur d'accompagner le changement. Cependant, s'il doit peser, de tout le poids de sa compétence, pour que, dans le champ du professionnel, le formé se modifie, se densifie, change ses représentations, acquiert des compétences, il ne peut, en aucun cas, peser pour les changements qui s'opèrent au niveau vocationnel. Ce n'est pas lui en effet qui appelle et ce n'est pas à lui qu'il faut répondre : le croire conduirait à toutes les dérives possibles de manipulation, d'idéologisation, voire de religiosité... Le formateur doit pourtant être le témoin indispensable que l'opération vocationnelle nécessite: témoin vigilant et espérant, préoccupé et patient.

Ce changement est toujours différent de ceux qui s'opèrent dans le champ professionnel, et c'est peut-être cela qui permet de le repérer. D'ailleurs, il ne s'exprime pas en termes de gain ou d'accumulation, il s'exprime plutôt en termes de perte, comme si la "trouvaille" de l'identité s'effectuait par des pertes, ou par des défauts acquis ou reconnus. On pourrait ainsi relire toute la Bible en s'intéressant aux "objets perdus", de toutes sortes : sandales d'un Moïse laissées sur le sable, cruche abandonnée d'une femme samaritaine, renoncements d'un Elie à ses représentations, boiterie de Jacob, filets et barques laissés sur un rivage, etc... , objets perdus signalant à jamais le creux d'une identité reconnue ou d'une vocation découverte...

Nous sommes tous sur la route d'Éthiopie. De temps en temps, sur cette route se produit un événement. Ce dernier ne nous détourne pas de la destination, de notre Éthiopie. Mais, en cet événement se réalise un avènement: celui d'un sujet qui alors coïncide avec sa vocation, accomplit son destin, se révèle et trouve sa vérité. Ce faisant, "chemin faisant", le formateur, qui opère certes dans l'ordre de la transmission des savoirs et des compétences, avec toute la rigueur qui convient,

participe également de l'engendrement. Il devient l'indispensable témoin de ce qui s'engendre là, de cette émergence d'un sujet, de ce qui demeurait en attente et trouve un jour à se dire...

### **Pour (ne pas) conclure**

Parce qu'elles sont quelque peu exploratoires, ces propositions sembleront insuffisamment problématisées. Le travail est à poursuivre. Mais les questionnements éthiques et déontologiques, qui ne manquent pas de traverser le domaine professionnel des enseignants et des formateurs, doivent s'articuler sur un questionnement anthropologique: non seulement quel humain autorisons-nous dans et par nos pratiques ? Mais encore, comment s'effectue l'entrée en humanité ? En ce sens, il n'y a peut-être pas de "vocation" d'enseignant. Il n'y a qu'une "vocation d'humain" : mais au maintien de laquelle la "profession" d'enseignant a une responsabilité particulière. La Bible pourrait nous aider à prendre la mesure de ce questionnement anthropologique: l'évangile, en particulier, fait du christianisme la seule religion qui confesse que Dieu a pris corps, c'est à dire chair humaine. Il accorde donc au corps des humains, et au corps de l'humanité, une valeur particulière. Dieu, désormais, "on l'a dans la peau" et l'alliance qu'il propose, "on l'a dans le sang" ! Mais cet "in-ouï" se trouve confié à la lettre d'une écriture, comme une Parole à entendre, qui nous engage sans fin (ou jusqu'à la fin des temps) sous la loi de la lecture et de l'interprétation. La Parole a pris corps, "Le Verbe s'est fait chair", résume un évangéliste: inscrite dans la chair des humains, elle est donc à entendre cette parole... Et s'il est vrai que la Parole est ce par quoi nous advenons à notre humanité, l'éducation ne peut négliger, pour l'avenir des humains, ces traces que la parole a pu laisser; elle ne peut faire l'économie de cette question: "Mais de qui sont-ils (ceux qu'on éduque, enseigne, ou forme) fils ? Mais de qui sommes-nous fils ?" Elle peut travailler à révéler cette double origine: les fils de la chair sont aussi des fils de la Parole, les fils de la chair sont appelés à devenir des fils de la Parole.

**J-C. Giroud**

6 janvier 1997

Intervention au congrès des Instituts de Formation Pédagogique de l'Enseignement Catholique, 1996